

*Murmure de la vie: L'adieu d'Ariane Ferrier*  
**Giuseppe Merrone**

Été 2014. Un coup de fil.

«Je suis Ariane Ferrier.

– Vous voulez dire la dame de la télé?

– Oui.»

Elle me propose un recueil de chroniques parues dans le journal *La Liberté*. Je hausse les épaules, crois deviner la grande bourgeoise à l'esprit pétillant, au verbe taillé pour l'insolence un peu vide des magazines à grand tirage. Je réfléchis à une réponse courtoise: *Vous avez dû vous tromper d'adresse, je suis éditeur de romans noirs*. «Ça m'intéresse!» sont les mots qui sortent de ma bouche.

Une image venait de s'insinuer dans mon esprit, effaçant toute considération pragmatique ou barrière de classes; un souvenir, celui de ma mère regardant l'émission *Box Office* avec une concentration inconnue de moi; une mère défunte à qui je me devais de faire ce cadeau. Pour la forme, je dis à Ariane que j'allais lire son manuscrit avant de prendre une décision. *De facto*, et en dépit d'un calendrier bouclé et surchargé, j'ajoutai *Fragile* à ma liste des publications de l'année.

Été 2017. Un coup de fil.

«J'aimerais écrire un livre dans le temps qui me reste à vivre. Je peux compter sur toi?»

Il y a des choses qui ne se discutent pas, l'amitié est d'abord un devoir d'assistance. Nous réglons les questions pratiques et le texte m'arrive par petits bouts. Déjouant mes craintes, l'histoire se dessine dès le premier jet avec cohérence. J'opte alors pour une ligne d'intervention minimale, et laisse à l'auteure toute latitude en matière de contenu, d'audace formelle,

stylistique. Au final, le récit est tel qu'il a été écrit et voulu par elle, titre compris, *La Dernière Gorgée de bière*, malicieux clin d'œil à un ouvrage célèbre : « Si les premières fois sont inoubliables, les dernières peuvent être intenses et goûteuses aussi. »

À quoi bon ce livre ? Ce fut là ma seule vraie question. Pourquoi ajouter cette charge à la fatigue du corps malade ? Pourquoi y consacrer les instants de lucidité ou de moins grande douleur physique ? Je n'ai pas de réponse infaillible, seulement quelques bribes d'explications qu'elle m'a données : « Je veux écrire un vrai livre. » Aspirait-elle à se sortir de son identité de chroniqueuse légère et caustique ? À balayer le renvoi perpétuel à son passé de Madame cinéma ? Seule certitude, la volonté de donner un sens renouvelé, pour elle-même et pour ses proches, à une vie marquée désormais par le fer rouge de la maladie. Plus généralement, faire œuvre utile. À sa sœur qui s'inquiète du sujet – « Mais pourquoi un livre sur le cancer ? » –, elle donne cette réponse aussi sidérante que géniale : « Parce que le cancer, c'est tout public. »

Plusieurs personnes qui la connaissaient bien ont su dire d'elle des choses sensibles, délicates, voire intimes. Je pense d'abord à la belle préface de Mélanie Chappuis, puis à plusieurs articles de presse qui ont suivi l'annonce de sa mort. D'autres, simples critiques dans ces circonstances, ont immédiatement saisi l'importance du petit texte, sincère et puissant, écrit par Ariane.

Car ce récit n'est pas seulement l'histoire de sa maladie, du traitement. Il y a là un destin entier ; un voyage effrayant, loufoque et obstiné : « Avoir un cancer c'est partir en voyage, un drôle de voyage. » La scansion du texte elle-même surprend, révèle un cheminement existentiel – alternance d'avilissement, de résignation et d'espoir. C'est le sceau d'un parcours idéal et moral, où chaque évolution du cancer signe une transformation intérieure, une modification du rapport aux autres et au monde qui l'entoure.

Peu de livres, *La Dernière Gorgée de bière* est l'un d'eux, sont si

singuliers qu'ils deviennent emblématiques, et non simplement symptomatiques, d'une époque. L'écriture thérapeutique trouve ici ses lettres de noblesse. Pourtant au milieu des hommages relatifs à son décès (les évocations de la journaliste piquante, de la personnalité attachante, de la femme à la beauté saisissante, de l'ancienne présentatrice de *Box Office*), il s'est avéré difficile de faire un pas de côté. Le texte, lui, vole à notre secours.

Sur sa beauté, un exemple de lucidité : « Et là, cette question : entre ma beauté-imposture et le délabrement apparent du vieux monsieur, quelle différence y a-t-il ? Aucune. Ah, si ! Il est couché, et je suis debout. C'est tout. Pour le reste, nous sommes pareillement diminués, dépendants et souffrants. Et ma beauté n'est qu'un accessoire obsolète et inutile. »

Sur l'hôpital, un exemple d'analyse fine : « Ce qui me frappe le plus, c'est la violence consentie. En fait, dès que tu entres à l'hôpital, tu consens à donner ton corps, tu le mets à disposition, tu le laisses à la consigne. Tu pars du principe que c'est pour ton bien, qu'on va te le rendre amélioré, réparé. »

Les pages sur le vécu des situations embarrassantes consacrent, elles, le talent désopilant d'Ariane, son regard aiguisé et son traitement très personnel des questions les plus graves, gravité qui se cache parfois dans des réalités faussement triviales. S'appuyant sur des travaux universitaires, Maxime Maillard y voit la « positivation plus ou moins nuancée de la maladie », une expression caractéristique de certains récits contemporains, « une chance d'écriture qui, en retour, permet de dépasser l'expérience individuelle » (*Le Courrier*, 8 décembre 2017).

Ariane est morte il y a quelques mois.

C'était le 26 novembre 2017. Un dimanche. Dans l'aventure que fut la publication de *La Dernière Gorgée de bière*, le répit ne donna jamais de garantie. Je la savais très désireuse d'accompagner la sortie de son livre, elle ne vit *in fine* que l'objet imprimé. On peut le regretter, reste ce qui compte vraiment : le comment d'une vie.

«La mort n'est rien pour nous», dit Épicure ou le bon élève que je suis à mes heures, le lecteur des incontournables en la matière : Platon, Marc-Aurèle, Sénèque, Montaigne ou le *Hagakuré*, chef-d'œuvre du Japon ancien. Toutefois, le jour venu, je me demande si je serai à la hauteur de celui que je crois être, il est permis d'en douter. C'est la grande leçon d'Ariane, déjà présente dans le recueil de 2014 et dont je n'avais pas vu l'immense sagesse : s'accepter comme un être fragile ; une fragilité qui n'ouvre ni à la lâcheté ni à l'effondrement, mais à une capacité supérieure, celle de s'incarner pour soi et pour les autres, ici pour ses filles et son ex-mari, son petit-fils, sa sœur, ses frères, ses amis, aujourd'hui ses lecteurs ; celle de vivre *dignement* et *courageusement*, des qualificatifs que seules les expériences vraies élèvent à leur valeur authentique, loin de toute imposture. Elle fut présente au monde jusqu'au bout, avec ce corps à elle, ce corps détruit : «J'ai l'air d'une vieille toxico en fin de vie.» Avec son âme forte : «J'ai décidé de mourir vivante.»

Où, vivre c'est apprendre à mourir.

\*Ariane Ferrier

– *Fragile* [chroniques], préface d'Alexandre Jardin, Lausanne, BSN Press, 2014, 128 p.

– *La Dernière Gorgée de bière* [récit], préface de Mélanie Chapuis, Lausanne, BSN Press, 2017, 104 p.